

Étude expérimentale sur formation des jugements épistémiques¹

David Margand
(Université Picardie Jules Verne)

Introduction

Dans cet article, nous revenons, dans un premier temps, sur l'usage que les philosophes font, depuis l'Antiquité, de nos intuitions philosophiques pour justifier leurs théories. Dans un second temps, nous nous appuyons sur de récentes études de philosophie expérimentale, afin de nous ranger aux côtés des tenants du « programme négatif », pour lesquels les variations de nos intuitions, sensibles à des facteurs qui ne sont pas philosophiquement pertinents, impliquent soit d'abandonner purement et simplement leur utilisation en philosophie, soit de les « prendre avec des pincettes » et de redéfinir les modalités de leur utilisation. Nous nous proposons enfin de prendre part au débat sur le statut de nos intuitions philosophiques, en nous intéressant notamment aux mécanismes psychologiques qui sous-tendent leurs variations, car, si les intuitions philosophiques ne sont certes pas assez fiables pour nous permettre de justifier des théories philosophiques, peut-être peuvent-elles nous permettre par exemple de révéler et de décrire l'organisation générale de notre épistémologie naïve et ordinaire, c'est-à-dire de l'ensemble des mécanismes psychologiques qui entrent en jeu dans la formation de nos jugements épistémiques ordinaires. Nous tenterons pour cela de tester nos intuitions épistémiques afin de savoir si notre épistémologie naïve peut être reliée à des considérations sur la manière dont sont causées nos croyances.

I. Recours philosophique aux intuitions et philosophie expérimentale

Les philosophes font depuis l'Antiquité et de manière récurrente, appel aux intuitions et prétendent souvent se référer à un certain « sens commun », ou au « bon sens », et donc à des intuitions partagées par le plus grand nombre. Mais, comme le fait très justement remarquer Joshua Knobe, ces mêmes philosophes ne vérifient jamais que les intuitions réelles des personnes correspondent bien aux intuitions auxquelles ils se réfèrent :

¹ Je remercie Christophe Al-Saleh, Julien Dutant et Florian Cova pour leurs commentaires, l'aide technique apportée à la rédaction de cet article et pour plusieurs discussions.

« Un aspect déconcertant de cette pratique est qu'elle fait rarement l'usage de méthodes empiriques standard. Bien que des philosophes fassent assez fréquemment des suppositions concernant « ce que les gens diraient ordinairement », ils les fondent rarement en *interrogeant* réellement les gens et en cherchant à cerner des types dans leurs réponses. »²

Il se pourrait pourtant que les intuitions philosophiques ne soient pas aussi partagées que les philosophes le pensent. Et si leurs théories, élaborées sur des principes censés être acceptés par tous, n'étaient en réalité bâties que sur des idiosyncrasies ou des particularités culturelles ? Tel est le genre d'interrogations que formulent en chœur depuis plusieurs années certains philosophes, comme Stephen Stich³ par exemple. Leur démarche, originale et novatrice, consiste à confronter à des tests leurs hypothèses concernant les intuitions, en utilisant des méthodes expérimentales, afin de déterminer ce que pensent réellement les gens au sujet de certains cas particuliers. Ces philosophes se rassemblent sous l'étendard de la « philosophie expérimentale » ou « x-phi » et sont particulièrement actifs sur la Toile.⁴

La philosophie expérimentale prétend ainsi révolutionner la méthodologie de la philosophie traditionnelle en la sortant de son « fauteuil » (*armchair philosophy*), à l'aide des méthodes qui ont déjà fait leurs preuves en psychologie sociale, en psychologie interculturelle et en psychologie du développement. C'est le cas, par exemple, des questionnaires visant à savoir ce que les autres personnes pensent et comment elles le pensent, ou bien des mesures de temps de réaction chez les enfants en bas âge pour étudier, entre autres, la présence d'une physique naïve ou d'une théorie naïve de l'esprit. Il s'agit aussi d'utiliser parfois des techniques d'imagerie cérébrale pour faire avancer des problèmes de philosophie de l'esprit. Certaines de leurs découvertes sont pour le moins surprenantes. La philosophie expérimentale se développe dans des domaines aussi différents que la philosophie du langage, la philosophie de l'action, la philosophie morale, la philosophie de l'esprit ou encore la philosophie de la connaissance (*epistemology*⁵). Or, les intuitions philosophiques, c'est-à-dire celles que nous formons au sujet de problèmes

² J. Knobe, « Qu'est-ce que la philosophie expérimentale? », in *REPHA*, 2, p. 49-53.

³ S. Stich, « Philosophie et psychologie cognitive », in *La philosophie cognitive*, Paris, Orphys, 2004.

⁴ <http://philosophycommons.typepad.com/xphi/>

⁵ Si l'épistémologie désigne généralement en France une certaine forme de philosophie des sciences, le terme *epistemology* recouvre ici ce que l'on appelle en France la philosophie de la connaissance qui étudie la connaissance sous toutes ses formes, y compris non-scientifiques.

considérés traditionnellement comme relevant de l'enquête philosophique, sont l'un des principaux outils de la philosophie expérimentale. Car si l'appel aux intuitions date des premières pratiques philosophiques, l'usage de méthodes empiriques ou expérimentales, prôné par la « x-phi » pour déterminer ce que pensent réellement la plupart des gens, est en revanche plutôt récent. Et pour cause, fonder ses hypothèses sur ses propres intuitions est une méthode bien commode, c'est même une méthode éprouvée. Stephen Stich remarque d'ailleurs, à propos de Nelson Goodman, qu'il « l'expose d'une manière admirablement lucide »⁶. Nelson Goodman décrit en effet très clairement cette procédure de justification des propositions philosophiques. Une proposition normative est, selon lui, justifiable si elle ne contredit pas nos intuitions fondamentales.

« Comment justifions-nous une *déduction* ? Tout simplement en montrant qu'elle est conforme aux règles générales de l'inférence déductive [...]. De manière analogue, pour justifier une inférence déductive, il faut principalement montrer qu'elle est conforme aux règles générales de l'induction. Cependant, *naturellement*, les règles elles-mêmes doivent être finalement justifiées. [...] Mais comment déterminer la validité des règles ? [...] Une règle est amendée si elle engendre une inférence que nous ne voulons pas accepter ; une inférence est rejetée si elle viole une règle que nous ne voulons pas amender »⁷

John Rawls a lui-même baptisé cette pratique « la méthode de l'équilibre réfléchi » dans sa fameuse *Théorie de la Justice*, pour désigner le processus de justification des principes moraux. Mais que se passerait-il si des études empiriques démontraient que nos intuitions varient selon des facteurs qui n'ont d'ordinaire pas de pertinence philosophique ? Et si nos intuitions philosophiques, si utiles lorsqu'il s'agit d'appuyer une de nos théories, n'étaient pas aussi partagées que nous le pensons ?

Certaines études, au sujet de nos intuitions épistémiques (*i.e.* de nos réactions spontanées aux situations dans lesquelles nous nous trouvons confrontés au problème de l'application de concepts comme « savoir que » ou « croire que »), semblent justement aller contre l'idée que les intuitions philosophiques seraient universelles et invariables. Les intuitions épistémiques sont en effet l'objet d'une partie de la philosophie expérimentale qu'on appelle

⁶ S. Stich, « Philosophie et psychologie cognitive », in *La philosophie cognitive*, E. Pacherie et J. Proust dir., Paris, Orphys, 2004, pp.57-58

⁷ N. Goodman, *Fact, Fiction and Forecast*, 2nd ed., Indianapolis, Bobbs-Merill, 1965, pp.66-67

l'épistémologie expérimentale. Mais, avant d'en saisir les enjeux, il nous faut d'abord revenir sur le contexte philosophique qui a permis son apparition. Pour cela nous commencerons par retracer à grands traits les évolutions qui ont marqué l'histoire de la philosophie de la connaissance. Nous nous concentrerons notamment sur le contexte d'apparition du problème de Gettier et sur le retentissement de cet article sur l'épistémologie contemporaine.

II. Philosophie de la connaissance et épistémologie expérimentale

La philosophie de la connaissance est une partie de la philosophie dont l'ambition est, comme son nom l'indique, de déterminer ce en quoi la connaissance consiste ou quelles sont les conditions requises pour savoir quelque chose. Le concept de connaissance peut recouvrir plusieurs phénomènes, comme le fait de « savoir faire quelque chose », ou bien celui de « connaître quelqu'un ». Cependant la philosophie de la connaissance s'intéresse, entre autres, à ce que l'on appelle aussi par ailleurs la connaissance propositionnelle, c'est-à-dire au fait de savoir *que* quelque chose. « *Quand savons-nous que quelque chose ?* », ou « *Quand disons-nous que quelqu'un sait que quelque chose ?* », telles sont les questions auxquelles l'épistémologie tente donc de répondre.

Il s'agit en fin de compte pour toute philosophie de la connaissance de définir le concept de connaissance, en le distinguant notamment de la simple croyance ou de l'opinion et donc d'enquêter sur sa nature, ses sources et ses limites. On fait régulièrement remonter les prémisses de cette entreprise au *Théétète* de Platon, dans lequel on trouve la théorie selon laquelle, pour valoir comme connaissance, une pensée doit être une croyance dont le sujet doit avoir de bonnes raisons de croire ce qu'il croit, et doit être vraie. Cette définition classique et tripartite de la connaissance a en fait depuis été reformulée, sous la forme des conditions suivantes, par des épistémologues de renom comme Chisholm et Ayer. Ainsi, Chisholm a de son côté soutenu que les conditions nécessaires et suffisantes pour la connaissance étaient données par :

« *S* sait que *p* si et seulement si :

- i. *S* accepte *p*,
- ii. *S* a de bonnes raisons pour croire que *p*,
- iii. *p* est vraie »⁸

⁸ R. M. Chisholm, *Perceiving: a Philosophical Study*, Ithaca, New York, Cornell

Ayer a, quant à lui, énoncé les conditions nécessaires et suffisantes de la connaissance de cette manière :

« *S* sait que *p* si et seulement si :

- i. *p* est vraie,
- ii. *S* est sûr que *p* est vraie,
- iii. *S* a le droit d'être sûr que *p* est vraie »⁹

Chacune des conditions requises ici, est conçue comme individuellement nécessaire et collectivement suffisante pour une attribution du savoir. En effet, dans les années 50, les épistémologues, dont le projet consiste à définir la connaissance à partir de la croyance vraie, constatent rapidement que si les deux premières conditions sont nécessaires elles ne sont en revanche, à elles-seules, pas suffisantes. Ayer et Russell remarquent alors que l'on peut très bien avoir une croyance vraie par accident. Par exemple imaginons que lors d'une ballade au zoo je vois un singe et que je demande à quelqu'un, à quelle espèce il appartient. Il me répond qu'il s'agit d'un « mandrill ». Il y a beaucoup de vent et je crois comprendre qu'il s'agit d'un « mâle drill ». Or l'homme s'est trompé et par chance il s'agit effectivement d'un « mâle drill » et non d'un singe « mandrill ». Dans ce cas ma croyance est vraie mais obtenue par accident. Cela suffit-il pour que ma croyance soit une connaissance ? Peu de penseurs, à l'exception peut-être de certains comme Startwell¹⁰ soutiennent l'idée qu'il suffit qu'une croyance soit vraie, indépendamment du moyen par lequel on l'obtient, pour être une connaissance. La justification apparaît donc comme une condition cruciale. Un individu ne sait quelque-chose que s'il croit une proposition vraie et qu'il a des raisons ou des justifications appropriées pour croire cette proposition. Cette condition est donc nécessaire mais est-elle, à elle seule, suffisante ? Implique-t-elle les autres conditions et peut-elle notamment impliquer la vérité d'une proposition ? Sur ces questions deux théories s'affrontent : le faillibilisme et l'infailibilisme.

University Press, 1957. Et R. M. Chisholm, *Theory of Knowledge*, 1e éd., Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1966.

⁹ A. J. Ayer, *The Problem of Knowledge*, Londres, Macmillan, 1952.

¹⁰ C. Sartwell, « Why Knowledge is Merely True Belief », in *The Journal of Philosophy*, 89, 4, 1992, pp. 167-180

II. 1. Faillibilisme et infailibilisme

Certains soutiennent qu'il existe des croyances justifiées mais fausses. Ce sont les tenants de la position faillibiliste. D'autres, au contraire, pensent qu'il n'existe pas de croyance justifiée mais fausse. Ce sont les tenants de la position « infailibiliste ». La thèse infailibiliste soutient que l'on est justifié à croire que p si, et seulement si, l'on a de bonnes raisons d'exclure la possibilité que p soit faux. Elle requiert donc la possibilité d'accéder à des critères absolument infailibles de justification certaine. Mais, cette théorie ne résiste pas longtemps aux différents défis sceptiques posés à l'épistémologie par l'histoire de la philosophie de la connaissance, comme le trilemme d'Agrippa ou encore les énigmes de l'induction de Hume et de Goodman. Il serait trop long ici de revenir sur chacun de ces moments clés de l'histoire de l'épistémologie. Nous nous contenterons donc de renvoyer pour plus de précisions à la remarquable analyse qu'en fait Julien Dutant¹¹.

La thèse « faillibiliste » admet, elle, que la plupart de nos justifications sont faillibles ou, autrement dit, que nous pouvons avoir des raisons appropriées de croire en la vérité d'une proposition, mais sans pouvoir, a priori, exclure sa fausseté potentielle. Il n'existe pas, selon cette position, de trace infailible de la vérité d'une croyance mais tout au plus des traces discernables bien que forcément « faillibles ». Ainsi toute croyance peut potentiellement être une connaissance pourvu qu'elle s'appuie sur de bonnes raisons qui indiquent la vérité sans pour autant l'impliquer déductivement. Cette position avance donc finalement que :

S sait p , si et seulement si, *S* croit que p , p est vraie et la croyance de *S* en p est justifiée.

On retrouve ici la définition néo-classique de la connaissance formulée par Roderick Chisholm et Alfred Ayer. Or, c'est le plus souvent à partir de cette idée que nombre d'épistémologues ont réagi des années 60 à nos jours. A l'instar, notamment, d'Edmund Gettier¹² publiant un redoutable article de deux pages qui a ébranlé les théories conventionnelles de la connaissance. A tel point que le type d'expériences de pensée que contient cet article va dès lors être considéré comme un problème à résoudre pour toute une génération

¹¹ J. Dutant, *Qu'est-ce que la connaissance ?*, Paris, Vrin, 2010, pp. 79-81.

¹² E. Gettier, « Une croyance vraie et justifiée est-elle une connaissance ? », trad. fr. in *Philosophie de la Connaissance*, Paris, Vrin, 2005, pp. 43-46

d'épistémologues et être connu sous le nom de « problème de Gettier ». Cependant l'apparition de ce problème n'est pas anecdotique. Il correspond à une évolution bien particulière des questions et des positions épistémologiques, qu'il convient ici de préciser. Or, il revient, là aussi, à Julien Dutant¹³ d'avoir très justement restitué les conditions historiques de l'apparition de l'article de Gettier et la constitution du problème éponyme. Nous nous contenterons ici de brosser à grands traits ce contexte et de renvoyer à cet excellent article pour plus de précisions sur ce sujet.

Julien Dutant remarque pour commencer que l'apparition du problème de Gettier coïncide avec la chute de ce qu'il appelle « l'Ur-fondationalisme », c'est-à-dire d'une certaine conception classique de la connaissance, largement partagée jusqu'au milieu du XX^e siècle, pour laquelle la connaissance requiert que l'on déduise nos croyances de croyances de bases. Il montre ainsi comment l'énigme de l'induction, posée par Hume et reprise par Goodman, a provoqué non seulement la chute de l'Ur-fondationalisme, mais aussi comment cette chute a ouvert la voie à une révision de la conception conventionnelle de la connaissance et également des théories de la justification. En effet, deux conceptions de la justification vont apparaître lors de la remise en cause de ces théories : l'internalisme et l'externalisme. La première de ces deux conceptions, l'internalisme, suppose que pour qu'une croyance soit une connaissance, il doit y avoir un fait mental interne au sujet qui montre que sa croyance n'aurait pas pu être fautive. La seconde, l'externalisme, suppose elle que pour qu'une croyance soit une connaissance, il suffit, outre la vérité de la croyance, que certains faits strictement externes soient le cas. Or le problème de Gettier se pose avant tout pour la conception internaliste de la justification telle qu'elle apparaît chez Chisholm. L'idée principale de Gettier dans cet article est donc de montrer qu'aucune des conditions requises par la définition néoclassique de la connaissance n'est suffisante, en présentant des cas de croyances vraies et justifiées qui n'apparaissent pas intuitivement comme des connaissances.

« Je soutiendrai que [la définition néo-classique de la connaissance] est fautive dans la mesure où les conditions qui y sont données ne constituent pas une condition suffisante pour la vérité de la proposition que *S* sait que *p*. [...]. Je ferai tout d'abord remarquer deux points. En premier lieu, dans le sens de « justifié » dans lequel être justifié à croire que *p* est une condition nécessaire

¹³ J. Dutant, « Pourquoi le problème de Gettier est-il si important ? », in *Klesis-Revue Philosophique* N°9, 2008, pp. 63-104

pour savoir que p , il est possible qu'une personne soit justifiée à croire une proposition qui, en fait, est fausse. En second lieu, pour toute proposition p , si S est justifié à croire que p , si p implique q , et si S déduit q de p et accepte p à cause de cette déduction, alors S est justifié à croire que q »¹⁴

L'article contient ainsi deux scénarios, présentant des situations différentes dans lesquelles le sujet d'une croyance réunit toutes les conditions requises par la définition néoclassique de la connaissance (i.)-(iii.), sans pour autant que cela nous conduise à accepter de lui attribuer la connaissance :

« Cas I

Supposez que Smith et Jones soient tous les deux candidats à un certain emploi. Et supposez que Smith a des bonnes raisons [de croire] la proposition conjonctive suivante :

d. Jones est celui qui sera embauché, et Jones a dix pièces dans sa poche.

Les raisons que Smith a de croire en (d) peuvent être que le directeur de l'entreprise lui a assuré que Jones serait finalement choisi, et qu'il (Smith) a compté les pièces que Jones a dans sa poche il y a dix minutes. La proposition (d) implique que :

e. Celui qui sera embauché a dix pièces dans sa poche.

Supposons que Smith voie cette implication (e) par (d), et accepte (e) sur la base de (d), en laquelle a de très bonnes raisons [de croire]. Dans ce cas, il est clair que Smith est justifié à croire que p .

Mais imaginons qu'en outre, à l'insu de Smith, c'est lui, et non Jones, qui obtiendra l'emploi. Et qu'aussi, toujours à l'insu de Smith, il a lui-même dix pièces dans sa poche. La proposition (e) est donc vraie, bien que la proposition (d), de laquelle Smith a inféré (e), soit fausse. Dans notre exemple, tout ceci est vrai : (i) que (e) est vraie, (ii) que Smith croit que (e) est vraie, et (iii) que Smith est justifié à croire que (e) est vraie. Mais il est tout aussi clair que Smith ne sait pas que (e) est vraie ; car (e) est vraie en vertu du nombre de pièces qu'il y a dans la poche de Smith, alors que Smith ne sait pas combien il y a de pièces dans la poche de Smith, et base sa croyance en (e) sur le décompte des pièces dans la poche de Jones, qu'il croit à tort être celui qui sera embauché.

[...]

Cas II

¹⁴ E. Gettier, « Une croyance vraie et justifiée est-elle une connaissance ? », trad. fr. in *Philosophie de la Connaissance*, Paris, Vrin, 2005, pp. 43-46.

Supposons que Smith ait de très bonnes raisons [de croire] la proposition suivante :

f. Jones possède une Ford.

Les raisons de Smith peuvent être qu'aussi loin qu'il se souvienne, Jones a toujours eu une voiture, et que c'était toujours une Ford, et que Jones vient juste de proposer à Smith de le raccompagner dans la Ford qu'il était en train de conduire. Imaginons d'autre part que Smith ait un autre ami, Brown, dont il ignore entièrement ce qu'il fait en ce moment. Smith prend trois noms de lieu au hasard et construit les propositions suivantes :

g. ou bien Jones possède une Ford, ou bien Brown est à Boston.

h. ou bien Jones possède une Ford, ou bien Brown est à Barcelone.

i. ou bien Jones possède une Ford, ou bien Brown est à Brest-Litovsk.

(f) implique chacune de ces propositions. Imaginons que Smith se rende compte de l'implication par (f) de chacune de ces propositions, puis qu'il accepte (g), (h) et (i) sur la base de (f). Smith a correctement inféré (g), (h), et (i) d'une proposition en laquelle il avait de très bonnes raisons [de croire]. Smith est donc entièrement justifié à croire chacune de ses trois propositions. Et bien sûr, Smith n'a aucune idée d'où est Brown.

Mais imaginons maintenant que deux autres conditions soient réalisées. Premièrement, Jones ne possède pas de Ford, mais conduit en ce moment une voiture de location. Et secondement, par pure coïncidence, et complètement à l'insu de Smith, le lieu mentionné dans la proposition (h) se trouve en réalité être le lieu où Brown est. Si ces deux conditions sont réalisées, alors Smith ne sait pas que (h) est vraie, même si (i) (h) est vraie, (ii) Smith croit que (h) est vraie, (iii) Smith est justifié à croire que (h) est vraie »¹⁵

II. 2. L'internalisme faillibiliste et le problème de Gettier

Remarquons que, dans les deux cas développés ici par Gettier, le sujet nommé Smith n'a pas simplement une croyance vraie obtenue par hasard, puisqu'il dispose bien d'une justification (quand bien même faillible) pour croire la proposition vraie à laquelle il parvient. Mais qu'entend-t-on ici par justification ? Tout le problème des cas Gettier repose justement sur la polysémie de ce terme, qu'il revient à Fogelin d'avoir justement perçue dans ces deux scénarios.

Ces cas interrogent implicitement, comme nous venons de le souligner, une certaine conception de la justification de nos connaissances que l'on

¹⁵ E. Gettier, « Une croyance vraie et justifiée est-elle une connaissance ? », trad. fr. in *Philosophie de la Connaissance*, Paris, Vrin, 2005, pp. 43-46.

appelle la conception « internaliste ». Selon la thèse internaliste la connaissance doit entièrement être accessible à celui qui connaît. C'est-à-dire que la justification doit être interne au sujet, en ceci que celui qui a une connaissance doit savoir qu'il sait. Et, nous venons de le voir, la définition néo-classique faillibiliste de la connaissance requiert, par définition, l'internalisme, puisqu'on y suppose l'accès conscient du sujet à ce qu'il sait. Ainsi les cas proposés par Gettier correspondent justement à ce que la définition néo-classique définit comme une connaissance puisqu'ils présentent des croyances vraies et justifiées d'un point de vue internaliste. Smith dans ces deux cas a fait correctement son inférence : de son point de vue, il a procédé correctement pour obtenir sa croyance, et elle est, en ce sens, justifiée, même si ce n'est que par hasard qu'elle est vraie. Pourtant Gettier conclut que nous refuserons malgré tout d'attribuer la connaissance aux sujets de ces deux scénarios. La justification est donc, selon lui, une condition nécessaire, mais non suffisante, pour faire d'une croyance vraie une connaissance.

II. 3. Le problème de Gettier et l'épistémologie expérimentale

Dans les années 1970 le projet de donner une caractéristique de la justification qui résolve le problème de Gettier a donné lieu à une littérature énorme et complexe que Julien Dutant a le mérite d'avoir mis en lumière dans certaines de ses interventions. Cependant aucun des projets épistémologiques visant à le résoudre n'a réellement abouti et aujourd'hui l'idée même de trouver une réponse satisfaisante au problème a été abandonnée. Pourtant, comme le souligne Julien Dutant, l'importance de ce problème n'est pas des moindres et l'intérêt qu'il suscite à nouveau le montre bien. Ainsi, une équipe de philosophes composée de Stephen Stich, Jonathan M. Weinberg, et Shaun Nichols a tout récemment collaboré avec Richard Nisbett pour produire une étude très originale dans laquelle ils ont mené une série d'expériences surprenantes afin de déterminer si :

« En plus des différences que Nisbett avait décelées entre les processus d'acquisition de la connaissance en Orient et en Occident, il pouvait y avoir des différences entre les intuitions sur ce qu'*est* la connaissance »¹⁶

¹⁶ S. Stich, « Philosophie et psychologie cognitive », in *La philosophie cognitive*, Paris, Orphys, 2004.

Stich, Weinberg et Nichols ont donc créé une expérience très simple en utilisant une méthode issue des sciences cognitives. Elle consiste à distribuer un questionnaire, comportant un cas Gettier, à différents groupes de personnes, afin de tester leurs intuitions épistémiques et d'étudier ainsi la possibilité qu'il y ait des différences entre leurs intuitions. Le cas Gettier testé dans cette expérience était le suivant :

« Bob a une amie, Jill, qui a possédé une Buick pendant plusieurs années. Bob pense donc que Jill possède une voiture américaine. Il n'est toutefois pas au courant que la Buick de Jill a été récemment volée, et il n'est pas non plus au courant que Jill l'a remplacée par une Pontiac, qui est un autre type de voiture américaine. Bob sait-il vraiment que Jill possède une voiture américaine ou le croit-il seulement ? »¹⁷

De fait, deux groupes de sujets ont participé à cette expérience : un groupe composé de sujets «Asiatiques de l'Est» et un autre d'«Occidentaux d'Amérique». L'expérience visait à vérifier quatre hypothèses avancées par l'équipe de Stich :

« Hypothèse 1 : les intuitions épistémiques varient d'une culture à l'autre
Hypothèse 2 : les intuitions épistémiques varient d'un groupe socio-économique à l'autre
Hypothèse 3 : les intuitions épistémiques varient en fonction du nombre de cours de philosophie qu'une personne a suivis.
Hypothèse 4 : les intuitions épistémiques dépendent, en partie de l'ordre dans lequel elles sont présentées »¹⁸

Les résultats de cette expérience sont, pour le moins, étonnants. En effet, la première hypothèse semble directement vérifiée par l'expérience puisque, si une large majorité du groupe composé d'« Occidentaux » répondent que « Bob croit seulement », en conformité avec les standards de la littérature philosophique à ce sujet, les « Asiatiques de l'Est », eux, répondent en majorité que « Bob sait vraiment ». Mais qu'est-ce à dire ? Comment interpréter ces résultats ?

On aurait tort, pour commencer, de sous-estimer l'ampleur du défi philosophique lancé par les résultats de cette étude, d'ailleurs considérée

¹⁷ J. Weinberg, S. Nichols, S. Stich 2001. « Normativity and Epistemic Intuitions », in *Philosophical Topics*, 29, 2001, pp.429-460

¹⁸ *ibid.*

comme la toute première contribution à l'épistémologie expérimentale. En fait, non seulement celle-ci dénonce vigoureusement le privilège accordé, par la philosophie conventionnelle, à l'analyse conceptuelle et à la spéculation, en défendant ardemment un recours aux études empiriques, mais elle pose aussi, pour la première fois, la question fondamentale de l'usage des intuitions dans la justification des théories philosophiques. Ces penseurs ont donc intempestivement ouvert la voie à une étude empirique de nos intuitions et à une révision de nos pratiques philosophiques. L'ensemble des recherches et des arguments qui découlent directement de cette étude a depuis été regroupé sous l'appellation de « programme négatif » ou « restrictionniste ». Il existe en réalité deux versions de ce programme qu'il faut absolument distinguer : une version forte d'une part, et une version modérée de l'autre. La version forte, dont d'aucuns se réclament comme Machery¹⁹, préconise purement et simplement l'abandon du recours aux intuitions en philosophie. La version modérée, plus répandue (Sripada, Knobe, Cova²⁰) prône, elle, une plus grande attention aux intuitions philosophiques pour la justification de certaines thèses et surtout le recours à l'expérimentation comme outil de contrôle de cet usage.

III. Le programme négatif et l'avenir de l'épistémologie expérimentale

Mais, une fois admis que nos intuitions épistémologiques ne sont pas fiables parce qu'elles varient selon des facteurs qui ne sont pas philosophiquement pertinents²¹, doit-on pour autant en rester là et se désintéresser du rôle que peuvent jouer les intuitions philosophiques ? Ne pourrions-nous pas justement nous intéresser de plus près à ces intuitions et notamment aux mécanismes qui les sous-tendent ? Car, si les intuitions ne sont pas fiables pour la justification de théories philosophiques, peut-être le seraient-elles pour nous aider à déterminer les mécanismes psychologiques qui les produisent. C'est en tout cas l'idée qu'a avancé Joel Pust, à propos des travaux d'Alvin Goldman, dans un commentaire éclairant à propos du fameux article de

¹⁹ E. Machery, « Thought experiments and philosophy of knowledge », in *Meta-philosophy*, 42/3, 2011, pp.192-214

²⁰ F. Cova, *Qu'en pensez-vous ? Une introduction à la philosophie expérimentale*, Paris, Germina, 2011 ; F. Cova, « Qu'est-ce que la philosophie expérimentale ? », in *La philosophie expérimentale*, Paris, Vuibert, 2012, pp. 5-29 ; F. Cova, « Variations dans les intuitions », in *La philosophie expérimentale*, Paris, Vuibert, 2012, pp. 31-39

²¹ Le reste de l'étude de Stich Weinberg et Nichols montre que nos intuitions épistémologiques ne varient pas seulement selon notre origine géographique mais aussi selon notre statut socio-économique, ou encore selon l'ordre dans lequel les cas sont présentés.

Weinberg Nichols et Stich, présenté à la *Conference in Honor of Alvin Goldman*. En effet, Joel Pust a souligné à cette occasion qu'Alvin Goldman avait parfaitement intégré l'hypothèse d'une possible variation des intuitions selon des facteurs culturels :

« Goldman désavoue explicitement, la supposition commune d'une 'grande uniformité chez les sujets épistémiques' dans leurs jugements sur les cas et il remarque que cette supposition peut résulter du fait que les philosophes sont issus 'd'une sous-culture plutôt homogène' »²²

Joel Pust considère donc que le projet d'épistémologie sociale de Goldman, sur lequel nous reviendrons, est largement épargné par les critiques de l'article de Stich, Weinberg et Nichols.

Les philosophes expérimentaux ont en fait depuis longtemps franchi le pas, particulièrement dans le domaine de la morale et de l'éthique puisque, à ce sujet, la variation des intuitions morales ou éthiques sert justement de donnée pour une étude attentive des mécanismes psychologiques qui les sous-tendent. Florian Cova²³, qui a soutenu très récemment une thèse intitulée « L'Architecture de la Cognition Morale », a par exemple adopté cette démarche féconde et originale.

Mais pourquoi ne pas essayer de suivre cette voie en épistémologie ? C'est l'objectif que nous nous proposons de suivre ici. S'inspirant des expériences de Stich, Weinberg et Nichols, nous avons décidé d'utiliser les cas Gettier et les intuitions variables qu'ils provoquent pour tenter de révéler les mécanismes qui entrent en jeu dans la formation de nos intuitions épistémiques.

III. 1. Hypothèses

Nous avons donc mené une série d'expériences similaires. Nous souhaitons tester les hypothèses suivantes : Existe-t-il une différence dans les intuitions épistémiques entre un groupe de philosophes et de non philosophes ? Existe-t-il en outre une différence dans les intuitions épistémiques des personnes interrogées en fonction des différents cas Gettier présentés ? Dans un

²² La citation de Goldman est tirée de : A.I. Goldman, « Epistemic folkways and scientific epistemology », in *Liaisons*, Cambridge, MIT Press, 1992. La traduction française de la citation provient de F. Cova, J. Dutant, E. Machery, J. Knobe, S. Nichols, E. Nahmias, *La Philosophie Expérimentale*, Paris, Vuibert, 2012, p.47.

²³ F. Cova, *L'Architecture de la Cognition Morale*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2011.

premier temps nous avons donc élaboré un questionnaire épistémique regroupant plusieurs cas Gettier différents les uns des autres. La littérature philosophique a effectivement depuis produit de nombreuses variantes. Dans les deux cas imaginés, par Gettier lui-même, la justification de la croyance du sujet est le produit d'une inférence. Mais ce n'est pas toujours le cas. Ainsi Roderick Chisholm et Jonathan Dancy ont imaginé les exemples suivants qui reposent sur un savoir perceptif :

« Sur la base de ce qu'elle voit, la bergère croit qu'il y a un mouton à quelque distance dans le champ. En réalité, ce qu'elle voit est un rocher en forme de mouton. Mais il se trouve qu'il y a un mouton juste derrière le rocher. La croyance de la bergère est vraie, et elle est justifiée; néanmoins elle ne sait pas qu'il y a un mouton dans le champ »²⁴

« Je crois qu'il y a un car de police dans la rue dehors parce que j'entends une sirène de police. Il y a en fait un car dans la rue mais le bruit de sirène est émis par la radio dans la pièce d'à côté. [...] L'individu qui croit qu'il y a un car de police dans la rue est justifié à le croire, car il entend la sirène de police ; et cette croyance est vraie car il y a bien un car dans la rue »²⁵

Certains cas présentent, quant à eux, une croyance vraie et justifiée acquise sur la base d'un témoignage. Gilbert Harman a ainsi conçu le cas suivant :

« Le dictateur d'un certain pays est assassiné. Dans leur première édition les journaux impriment la nouvelle ; Marie, qui séjourne dans le pays, lit le journal et vient à croire, sur la base de cette information, que le dictateur a été tué. Mais plus tard, poussés par le gouvernement, qui craint un coup d'état, les journaux démentent cette information à tort. Tous ceux qui apprennent le démenti le croient. Seule Marie n'a pas appris le démenti, et elle continue de croire que le dictateur a été assassiné. Sa croyance est vraie, et elle a la bonne source d'information, mais peut-on dire qu'elle sache que le dictateur a été tué ? »²⁶

D'autres cas encore sont plus difficiles à classer, comme celui conçu par Hawthorne par exemple :

²⁴ R. M. Chisholm, *Theory of Knowledge*, 2e éd., Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, 1977, p. 105.

²⁵ J. Dancy, *Ethics without principles*, Oxford, Clarendon Press, 2004.

²⁶ G. Harman, *Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1973.

« Un homme voit une horloge arrêtée qui par pur hasard se trouve donner l'heure exact, et règle sa montre dessus. Il s'endort. Il sait qu'il a rendez-vous à 7h30. Il se réveille et voit que sa montre indique 7h. Sait-il que son rendez-vous est dans une demi-heure ? »²⁷

Cette expérience a donc pour objectif de vérifier les hypothèses suivantes :

1. Les intuitions épistémiques varient d'un groupe à l'autre
2. Les intuitions épistémiques, de l'ensemble des personnes testées, varient d'un cas Gettier à l'autre.

III. 2. Matériel

Nous avons utilisé ces différents cas, pour constituer notre [premier questionnaire](#), moyennant certaines modifications visant à les rendre plus accessibles :

Le rocher en forme de mouton : Voyant ce qui lui paraît être un mouton au loin dans le champ Sophie pense qu'il y a un mouton dans le champ. Ce qu'elle voit n'est en fait qu'un rocher, mais un mouton s'est installé juste derrière. Quelle phrase vous semble le mieux convenir à ce que vous diriez pour décrire cette situation ?

- Sophie sait qu'il y a un mouton dans le champ.
- Sophie croit qu'il y a un mouton dans le champ.

L'horloge arrêtée : Une horloge s'est arrêtée à midi pile, et, 24 heures plus tard, Karl la regarde, ignorant qu'elle ne fonctionne plus, pour connaître l'heure. L'horloge indique l'heure qu'il est effectivement (midi pile), puisque Karl la regarde exactement 24 heures après qu'elle se soit arrêtée. Quelle phrase vous semble le mieux convenir à ce que vous diriez pour décrire cette situation ?

- Karl sait qu'il est midi pile.
- Karl croit qu'il est midi pile

La voiture de police : Une femme entend la sirène d'une voiture de police. Elle pense qu'une voiture de police passe dans la rue. Or une voiture de police est justement en train de traverser la rue. Cependant la sirène de la voiture est éteinte et le son qu'entend la femme est en réalité émis par la télévision que son fils regarde dans la salle d'à côté. Quelle phrase vous semble le mieux convenir à ce que vous diriez pour décrire cette situation ?

²⁷ J. Hawthorne, *Knowledge and Lotteries*, Oxford: Oxford University Press, 2004.

- La femme sait qu'une voiture de police passe dans la rue.
- La femme croit qu'une voiture de police passe dans la rue.

La mort du dictateur : Le dictateur d'un pays est tué. Dans leur première édition, les journaux impriment la nouvelle, mais plus tard tous les journaux et autres médias du pays dénie cette information, faussement. Tous ceux qui entendent la dénégation la croient (ou ne savent pas que croire et suspendent leur jugement). Seule une personne dans le pays n'a pas entendu de dénégation et continue à penser que le dictateur est mort. Quelle phrase vous semble le mieux convenir à ce que vous diriez pour décrire cette situation ?

- Cette personne sait que le dictateur est mort.
- Cette personne croit que le dictateur est mort.

III. 3. Participants et méthode

Ce questionnaire a été distribué à deux groupes différents mais culturellement identiques. Un premier groupe homogène, constitué d'hommes et de femmes (soit 42 personnes) de statuts socio-économiques et de qualifications variés, puis un deuxième groupe, rassemblant une forte majorité de personnes ayant fait des études de philosophie (constitué de 67 personnes). Nous avons recruté ces personnes sur internet grâce à une publication du questionnaire sur un blog de philosophie²⁸ pour le groupe 2 et en le postant sur un réseau intranet privé pour le groupe 1. Nous désignerons dès lors ces deux groupes : groupe 1 (non-philosophes) et groupe 2 (philosophes).

III. 4. Résultats

	MOUTON	HORLOGE	POLICE	DICTATEUR
Non-Philosophes	8%	38%	23%	42%
Philosophes	4%	22%	8%	63%

Table 1. Pourcentage de réponses « sait » par scénario et groupe de participants

Les résultats sont résumés dans la Table 1. Nous avons dans un premier temps testé l'hypothèse selon laquelle les différents cas suscitent des intuitions différentes, comme semble par exemple l'indiquer le fait que 6% des

²⁸ Nous remercions vivement ici Florian Cova et Julien Dutant qui ont bien voulu nous aider à réaliser et publier nos questionnaires sur leur blog <http://blog.philotropes.org/>.

participants ont attribué du savoir dans le cas du MOUTON contre 52% dans le cas du DICTATEUR. Un test de Chi-Deux sur l'ensemble des 4 scénarios a révélé une différence hautement significative : $\chi^2(3, N=109) = 65.1, p < .001$.

Dans un second temps, nous avons testé l'hypothèse selon laquelle les philosophes et les non-philosophes donneraient des réponses différentes. Tout d'abord, nous avons étudié cette différence sur l'ensemble des scénarios en attribuant à chaque participant un score situé entre 0 et 4, chaque participant recevant un point pour une réponse « sait ». Puis nous avons comparé les scores des deux groupes au moyen d'un test de Student, mais n'avons trouvé aucune différence significative : $N = 109, t = 0.8, df = 106, p = 0.43$.

Etant donné ce manque de différence à l'échelle de tous les scénarios, probablement dû au fait que les différences ne vont pas toutes le même sens selon les scénarios, nous avons comparé les réponses des deux groupes pour chaque scénario pris séparément, au moyen d'une série de quatre tests du Chi-Deux. Ce n'est que pour le cas du DICTATEUR que nous avons trouvé une différence significative $\chi^2(1, N=109) = 3.9, p < 0.05$. Nous avons toutefois trouvé une différence marginalement significative pour le cas de la voiture de POLICE ($\chi^2(1, N=109) = 3.5, p = .06$).

III. 5. Discussion

Il s'avère que les intuitions épistémiques diffèrent effectivement, d'un cas à l'autre, dans le premier groupe et dans le deuxième. Elles varient en outre d'un groupe à l'autre. Il existe donc, dans les résultats de notre test, des variations intragroupes, mais aussi des variations intergroupes. Pourquoi les intuitions d'un même groupe varient-elles d'un cas à l'autre et pourquoi diffèrent-elles, en plus, d'un groupe à l'autre ?

Une des expériences, menées par Nichols Weinberg et Stich, pourrait expliquer les variations intergroupes puisque celui-ci a montré que l'exposition à la philosophie était un facteur déterminant de la variation des intuitions épistémiques. Il en a conclu que l'exposition favorisait une conception plus exigeante de la connaissance et donc un plus grand scepticisme vis-à-vis de ce genre de problèmes épistémiques.

Cependant, il semblerait que la variation des intuitions épistémiques ne se limite pas aux facteurs culturels et socio-économiques découverts par l'expérience de Stich, Weinberg et Nichols. Il serait donc utile et intéressant de chercher à expliquer ces résultats, en imaginant par exemple certaines hypothèses explicatives qui pourraient être testées elles aussi. Or, comme le

soulignent ces extraits, l'expérience menée par Stich, Weinberg, et Nichols n'avait pas pour ambition première d'essayer d'expliquer les variations constatées :

« La réponse est que, pour tout dire, nous ne sommes pas certains de ce qui explique ces résultats [...] Pourquoi les intuitions de ces deux groupe [...] sont différentes ? Nous ne disposons pas ici non plus de cadre théorique bien établi, du genre de celui que Nisbett et ses collègues ont donné [...] »²⁹

Leur objectif était principalement, comme nous l'avons vu, d'introduire le « programme négatif » et d'engager une réflexion sur l'utilisation des intuitions philosophiques. Les auteurs de cet article se sont donc contentés de renvoyer aux hypothèses explicatives de Nisbett, en guise de « réponses spéculatives », et d'appeler de leurs vœux « des études supplémentaires [...] pour déterminer si l'une de ces conjectures est correcte »³⁰. C'est à cet appel que nous souhaiterions maintenant répondre, ou en tout cas essayer de le faire.

Nous avons trouvé, dans un premier temps, que le facteur culturel ne pouvait pas, à lui seul, expliquer la variation de nos intuitions épistémiques, puisque l'on retrouve de telles variations entre nos deux groupes qui partagent pourtant la même culture. Il se pourrait néanmoins que les hypothèses de Nisbett soient vraies non seulement inter-culturellement mais aussi intra-culturellement. Mais, quelles sont donc au juste les hypothèses explicatives que Nisbett a formulé ? L'article, de Stich Weinberg et Nichols, prend soin de les rappeler :

« Comme Norenzayan et Nisbett l'ont montré, les Asiatiques sont plus enclins que les Occidentaux à faire des jugements catégoriques basés sur la ressemblance. Les Occidentaux, d'un autre côté, sont plus enclins à concentrer leur attention sur la causalité afin de décrire le monde et classer les choses (Norenzayan et al, 1999) Dans une large classe de cas Gettier, les raisons qui *causent* la formation de la croyance par le sujet se révèlent fausses. Cela suggère que les Asiatiques pourraient être moins réticents que les Occidentaux à attribuer de la connaissance dans les cas Gettier. Et de fait, ils le sont. »³¹.

Ou encore :

²⁹ J. Weinberg, S. Nichols, S. Stich 2001. « Normativity and Epistemic Intuitions », in *Philosophical Topics*, 29, 2001, pp. 429-460 ; trad. fr. in *La philosophie expérimentale*, Paris, Vuibert, 2012.

³⁰ *ibid.*

³¹ *ibid.*

« Selon Nisbett et ses collègues, ces différences ‘peuvent être grossièrement regroupées sous l’en-tête de l’opposition entre pensée holistique et pensée analytique’. La pensée holistique, qui domine chez les Asiatiques, est caractérisée comme ‘impliquant une orientation vers le contexte ou le champ pris comme un tout, orientation qui comprend l’attention portée aux relations entre un objet focal et le champ ainsi qu’une préférence pour expliquer et prédire les événements sur la base de telles relations’. La pensée analytique, une configuration qui prévaut chez les Occidentaux, est caractérisée comme ‘impliquant un détachement de l’objet de son contexte, une tendance à se concentrer sur des attributs de l’objet afin de l’assigner à des catégories, et une préférence pour l’utilisation de règles concernant la catégorie afin d’expliquer et prédire le comportement de l’objet’ (...) Un corollaire de la pensée holistique asiatique est une tendance à se concentrer sur des *configurations chronologiques* plutôt que causales pour décrire et mémoriser les événements. Les occidentaux, par opposition, se concentrent sur les *configurations causales* dans ces tâches. Les Occidentaux ont aussi un sens plus fort d’agentivité et d’indépendance, alors que les Asiatiques attachent davantage de valeur à l’harmonie sociale. »³²

Si l’on suit cette hypothèse les Occidentaux seraient plus sensibles aux raisons qui *causent* la formation de la croyance du sujet d’un cas Gettier que les Asiatiques. Cela devrait aussi être le cas pour les sujets, occidentaux, qui ont répondu à notre questionnaire. Nos intuitions épistémiques pourraient-elles être la trace d’une théorie naïve de la connaissance ? Et cette théorie naïve de la connaissance serait-elle « causale » ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons maintenant de répondre.

IV. Théorie causale de la connaissance et intuitions épistémiques

Si le processus cognitif, qui cause la croyance du sujet d’un cas Gettier, affecte nos intuitions épistémiques et notre manière d’attribuer la connaissance nous pourrions assez facilement le vérifier en faisant varier la chaîne causale des cas Gettier pour mesurer l’impact de cette modification sur la manière dont se répartissent les intuitions épistémiques d’un cas à l’autre. Les résultats de notre premier questionnaire sont à ce sujet une première source de renseignement. En effet on constate que pour certains cas les sondés refusent nettement d’attribuer la connaissance. Dans les deux groupes du questionnaire, les cas du mouton et

³² *Ibid.*

de la sirène l'intuition selon laquelle « *S* croit que *p* » (mais ne le *sait* pas) est clairement majoritaire.

En revanche les deux autres cas présentés suscitent quant à eux des intuitions moins tranchées. On remarque tout de suite des variations intergroupes et surtout intragroupes. Ainsi, le cas de l'horloge, par exemple, provoque des intuitions plus partagées dans le groupe de personnes qui n'ont pas été exposées à l'étude de la philosophie que dans celui des personnes qui l'ont été. On observe que, pour le groupe de personnes qui n'ont pas étudié la philosophie, le cas de l'horloge ne provoque pas les mêmes réactions que celui du mouton. En effet les intuitions de ce groupe sont mitigées sur ce cas. Cette variation est certes moins sensible pour l'autre groupe mais reste néanmoins significative. Le dernier cas du questionnaire, quant à lui, est certainement le cas dont le résultat est le plus étonnant. Ainsi alors que dans le « groupe 1 » les intuitions provoquées par le cas du dictateur restent aussi partagées pour le cas de l'horloge, dans le « groupe 2 » en revanche, l'intuition que « *S* sait que *p* » est majoritaire. Toutefois si l'on associe les résultats des deux groupes sur ce dernier cas, l'intuition que « *S* sait que *p* » reste majoritaire.

Ces deux derniers scénarios présentent certes tous les deux un cas Gettier. Cependant, en y regardant à deux fois, on note que leur structure causale diffère radicalement des deux autres. En effet si l'on analyse ces cas plus précisément, on s'aperçoit qu'ils ne partagent pas tous la même chaîne causale. Ainsi les cas du mouton et de la sirène sont des cas présentant une chaîne causale déviante. C'est-à-dire que, dans ces deux cas, le fait que *p* ne fait pas partie de l'histoire causale de la croyance de *S* en *p*. Alors que, dans le cas du dictateur, le fait que *p*, fait directement partie de l'histoire causale de la croyance de *S* en *p*. Le cas de l'horloge est, quant à lui, un peu plus complexe. En effet la chaîne causale de ce cas est plus difficile à déterminer. Dans quels cas le fait qu'il soit midi cause-t-il le fait que l'horloge indique midi ? Ceci explique peut-être le fait que ce cas provoque des intuitions plus partagées.

IV. 1. Hypothèses

L'absence de lien causal peut-il donc expliquer le fait que les cas du mouton et de la sirène soient majoritairement classés comme des cas de non connaissance ? Cette hypothèse, suggérée par Nisbett, reste encore à démontrer. Nisbett n'est d'ailleurs pas le seul à suggérer cette hypothèse. Alvin Goldman défend lui aussi à plusieurs endroits une théorie causale de la connaissance et de la justification (Goldman, 1979 a/b). Celui-ci rajoute ainsi une close essentielle à la théorie néo-classique de la connaissance énoncée plus haut. Selon lui :

« S sait que p si et seulement si :

- i) P est vrai
- ii) S croit que p
- iii) S est justifié à croire que p par un processus causal fiable approprié »³³

Qu'est-ce à dire ? Cette théorie, appelée aussi théorie « fiabiliste », est avant tout une théorie de la justification que Goldman tente d'élaborer dans un article au titre évocateur : « Qu'est-ce qu'une croyance justifiée ? »³⁴. Toutefois Goldman prend soin de préciser que la justification, telle qu'elle est théorisée dans cet article, est une condition de la connaissance.

« Dans mes précédents articles sur la connaissance, j'ai affirmé que *la justification* n'était pas nécessaire à la connaissance, mais je visais les analyses "cartésiennes" de la justification. Selon cette analyse de la croyance justifiée proposée ici, elle est nécessaire à la connaissance et étroitement liée à elle. »³⁵

Il est souvent reproché à cette théorie la généralité du concept de « processus causal fiable et approprié ». En effet, selon Goldman, un processus causal fiable approprié est par définition « un processus ayant 'tendance' à produire des croyances qui soient vraies plutôt que fausses. ». Il n'est pas nécessaire que le sujet de la croyance sache que le processus est fiable ; ni même qu'il le soit toujours ; il est juste nécessaire qu'il le soit dans le type d'environnement dans lequel le sujet se trouve au moment de la formation de sa croyance. Voyons un exemple d'analyse d'un processus de formation de croyance perceptive, proposé par Alvin Goldman lui-même :

« Examinons les croyances perceptives. Supposons que Jones croit qu'il vient de voir un chamois. Notre évaluation du caractère justifié de sa croyance est déterminée par la question de savoir s'il a entraperçu la bête de loin ou s'il a pu l'observer à moins de 30 mètres. Dans ce dernier cas, sa croyance est (*ceteris paribus*) plus justifiée que dans le premier. Et si sa croyance est vraie, nous sommes plus prompts à dire qu'il sait dans le dernier cas plutôt que dans le premier. La différence entre les deux cas semble être celle-ci : les croyances

³³ A. Goldman, *Epistemology and Cognition*, Harvard, Harvard University Press, 1986.

³⁴ A. Goldman, « Qu'est-ce qu'une croyance justifiée ? », trad. fr. in *Philosophie de la Connaissance*, Paris, Vrin, 2005, pp. 47-60.

³⁵ *ibid.*

visuelles formées à partir d'une observation courte et hâtive, ou lorsque l'objet perçu est à longue distance, tendent à être plus souvent fausses que les croyances visuelles formées à partir d'une observation détaillée et soignée, ou lorsque l'objet est à proximité. Bref, les processus visuels de la première catégorie sont moins fiables que ceux de la seconde [...], et notre inclination à classer ces croyances comme des 'connaissances' varie de la même manière »³⁶

L'idée est donc bien celle d'une incidence directe de la causalité du processus de formation de la croyance sur l'attribution ou non de la connaissance à un sujet. Ainsi, le fait que le processus de formation de la croyance d'un sujet soit fiable nous inciterait à considérer que sa croyance est justifiée et, si celle-ci est vraie, à lui attribuer la connaissance (ou à l'inverse, à lui refuser si le processus de formation de sa croyance, qu'elle soit vraie ou non, est défectueux). La définition d'un processus d'acquisition de la croyance défectueux est selon Goldman un processus dont certaines conditions spécifiques perturbent les relations causales, comme : un raisonnement embrouillé, un pressentiment, une émotion, la pratique de la divination, de la généralisation ou encore le fait de prendre ses désirs pour la réalité. Cette recherche menée par Goldman de la source sous-jacente du statut de la justification de nos croyances pourrait-elle nous conduire à élucider la source sous-jacente de la variation de nos intuitions épistémiques ? Telle sera notre dernière hypothèse de travail. Dans quelle mesure la chaîne causale de la formation d'une croyance affecte-t-elle nos intuitions épistémiques et plus précisément notre manière d'attribuer ou non la connaissance à quelqu'un ?

IV. 2. Matériel

Afin d'avancer dans l'explication de la variation de nos intuitions épistémiques nous avons élaboré un [second questionnaire](#) pour tester l'hypothèse de l'incidence de la causalité sur la variation de nos intuitions épistémiques. Ce questionnaire est composé de deux variantes du cas de l'horloge et de celui du dictateur qui avaient provoqués des intuitions partagées lors de notre premier test. Nous avons aussi pris soin d'ajouter un cas témoin, qui n'est pas un cas Gettier mais un scénario inspiré d'un test sur la tâche d'attribution de la fausse croyance (Wimmer & Perner 1983), afin de vérifier comme le font Stich, Weinberg et Nichols dans leur étude que les personnes

³⁶ A.I. Goldman, « Qu'est-ce qu'une croyance justifiée ? », in *Philosophie de la Connaissance*, Paris, Vrin, 2005, p. 203.

interrogées n'ont pas à l'esprit une signification différente lorsqu'ils attribuent la connaissance à un sujet. Enfin il y a deux paires de scénarios qui se présentent des contextes de causalité différents. Dans chaque paire il y a un contexte causal fiable (l'horloge arrêtée, la mort du dictateur, les pommes de la voisine) et un contexte causal peu fiable (l'horloge en trompe l'œil, les oranges en plastiques, le canular télévisé).

L'horloge arrêtée: Une horloge s'est arrêtée à midi pile, et, 24 heures plus tard, Pierre la regarde, pour connaître l'heure, ignorant qu'elle ne fonctionne plus. L'horloge indique l'heure qu'il est effectivement (midi pile), puisque Pierre la regarde exactement 24 heures après qu'elle se soit arrêtée. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Pierre sait que il est midi.
- Pierre croit que il est midi.

La grange : Jacques roule à travers la campagne. Tournant sa tête sur la gauche il aperçoit une grange et pense qu'il y a une grange dans le pré. Il s'agit effectivement d'une grange. Cependant, à son insu, cette grange est la seule vraie grange des environs, puisque celles qui se trouvent autour sont en réalité des fac-similés laissées là après le tournage d'un film. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Jacques sait qu'il y a une grange dans le pré.
- Jacques croit qu'il y a une grange dans le pré.

Le chocolat : Paul et Virginie rentrent chez eux après avoir fait les courses. Ils ont acheté une tablette de chocolat, entre autres. Paul met la tablette dans une armoire et décide de sortir les poubelles. Pendant ce temps Virginie prend la tablette de chocolat qui est dans l'armoire, en mange un carré et la range dans le réfrigérateur avant de sortir pour arroser les plantes. Paul revient dans la cuisine pour faire un gâteau au chocolat. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Paul sait que le chocolat est dans l'armoire.
- Paul croit que le chocolat est dans l'armoire.
- Virginie sait que la tablette de chocolat est dans le réfrigérateur.
- Virginie croit que la tablette de chocolat est dans le réfrigérateur.

La mort du dictateur : Le dictateur d'un pays est secrètement assassiné dans son bureau. Au même moment, un canular télévisé annonce la mort du dictateur, alors que tous les journaux du pays démentent cette information. Tous ceux qui entendent le démenti le croient. Seule une personne dans le pays, Pierre, n'a pas entendu le démenti et continue à penser que le dictateur est mort. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Pierre sait que le dictateur est mort.
- Pierre croit que le dictateur est mort.

Les oranges en plastique : Paul rentre chez lui et voit des oranges dans le bol de fruits. Il en conclut que Virginie a fait les courses. Or, Virginie a effectivement acheté des oranges, mais les a placées dans le réfrigérateur. Les oranges qui sont dans le bol de fruits sont en réalité de fausses oranges décoratives, qu'une amie vient d'offrir à Virginie. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Paul sait que Virginie a acheté des oranges.
- Paul croit que Virginie a acheté des oranges.

L'horloge en trompe l'œil : Jacques arrive dans un village qu'il ne connaît pas et regarde l'horloge de la mairie pour savoir quelle heure il est. L'horloge indique midi, mais est, en réalité, peinte en trompe l'œil sur le mur de la mairie. Or, il est, par le plus grand des hasards, effectivement midi pile. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Jacques sait que il est midi pile.
- Jacques croit que il est midi pile.

Les pommes de la voisine : Paul rentre chez lui et voit des pommes dans un bol de fruit. Il en conclut que Virginie a fait les courses. Virginie a effectivement acheté des pommes, mais en a fait une compote qui est dans le réfrigérateur. Les pommes qui sont dans le bol de fruit sont, en réalité, des pommes offertes par une amie de Virginie qui a un pommier dans son jardin. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Paul sait que Virginie a acheté des pommes.
- Paul croit que Virginie a acheté des pommes.

La mort du dictateur : Le dictateur d'un pays est assassiné. Dans leur première édition, les journaux officiels impriment la nouvelle, mais plus tard tous les journaux et autres médias du pays dénie cette information, à tort. Tous ceux qui entendent la dénégation la croient (ou ne savent pas que croire et suspendent leur jugement). Seule une personne dans le pays, Pierre, n'a pas entendu de dénégation et continue à penser que le dictateur est mort. Que diriez-vous pour décrire cette situation ?

- Pierre sait que le dictateur est mort.
- Pierre croit que le dictateur est mort.

IV. 3. Participants et méthode

Le groupe de sujets interrogés était composé des deux groupes : soit 44% de personnes ayant fait des études de philosophie et 56% de personnes non exposées à l'étude de la philosophie. Soit un total de 102 personnes recrutées sur internet au moyen d'un blog³⁷.

³⁷ <http://blog.philotropes.org/>

IV. 4. Résultats

	Non-Philosophes	Philosophes
<i>Paul sait</i>	4	2
<i>Paul croit</i>	53	41
<i>Virginie sait</i>	54	43
<i>Virginie croit</i>	2	0

Table 2. Distribution des réponses au scénario contrôle en fonction du groupe

Dans un premier temps, nous avons étudié les réponses des participants au scénario contrôle portant sur la tablette de chocolat (voir Table 2). En effet, l'une des objections courantes, faites à l'étude expérimentale des intuitions épistémiques, est que :

« Parfois lorsque les gens disent qu'ils « savent que quelque-chose est le cas, ce qu'ils veulent dire est qu'ils ont une impression forte de certitude subjective »
(Weinberg, Nichols & Stich 2001)

Or ici la quasi-totalité des personnes interrogées n'ont pas attribué la connaissance au sujet ayant une certitude subjective de l'emplacement de la tablette de chocolat. Ce qui semble confirmer l'idée que les sujets de ce groupe s'accordent à ne pas classer des croyances basées sur une certitude subjective au nombre des connaissances, et qu'ils partagent une signification et une utilisation relativement communes de ce terme.

IV. 5. Influence du contexte causal et de l'expertise philosophique sur l'influence du contexte causal

Nous avons deux hypothèses pour les trois paires de scénario à contexte causal variable, La première était que le contexte causal dans lequel un sujet en vient à croire quelque chose joue un rôle dans la catégorisation de cette croyance comme une connaissance ou comme une simple croyance. La seconde était que les différences entre philosophes et non-philosophes pouvaient s'expliquer par une plus ou moins grande sensibilité à ce facteur.

	<i>Contexte causal bon</i>	<i>Contexte causal mauvais</i>
Non-Philosophes	1.12	0.77
Philosophes	0.91	0.39

Table 3. Scores en fonction du groupe et du contexte causal

Pour tester cette hypothèse, nous avons attribué à chaque participant deux scores allant de 0 à 3, un pour les scénarios à bons contextes causaux, et un pour les scénarios à mauvais contextes causaux, 1 point représentant une réponse sait (voir Table 3). Puis nous avons réalisé sur ces scores une analyse de variance (ANOVA) à deux facteurs (contexte causal : bon ou mauvais ; groupe de participants : philosophe ou non-philosophes). Les résultats montrent un effet significatif du contexte causal ($F(1,102) = 7.8, p < 0.01$), un effet significatif du groupe de participants ($F(1,102) = 6.1, p < 0.05$), mais pas d'interaction significative entre les deux facteurs ($F(1,102) = 0.5, p = 0.49$). Autrement dit, le contexte causal et l'exposition à la philosophie ont bien chacun un effet sur les attributions de connaissance, mais nous n'avons aucune preuve que l'exposition à la philosophie a un effet sur l'effet du contexte causal.

	HORLOGE	DICTATEUR	FRUITS
<i>Bon contexte causal</i>	28.5	60.8	13.7
<i>Mauvais contexte causal</i>	24.5	23.5	11.9

Table 4. Pourcentage de réponses « sait » par condition pour chaque paire de scénarios

Nous avons ensuite étudié l'effet du contexte causal pour chaque paire de scénario prise séparément (voir Table 4 pour les résultats). Une série de quatre tests du Chi-deux a révélé une différence significative dans le cas de la paire DICTATEUR mais pas pour les deux autres paires ($\chi^2(1, N=102) = 27.5, p < .001$).

	HORLOGE	DICTATEUR	FRUITS	GRANGE
Non-Philosophes	33.3	43.0	18.4	63.2
Philosophes	18.8	41.1	5.6	57.8

Table 5. Pourcentage de réponses en fonction du groupe de participants pour chaque paire de scénarios et le cas de la GRANGE

Puis nous avons étudié l'effet de l'expertise philosophique sur chaque paire de scénarios prise séparément ainsi que sur le cas de la GRANGE (voir Table 5 pour les résultats). Une série de trois tests du Chi-deux a révélé une différence significative dans le cas des paires HORLOGE ($\chi^2(1, N=102) = 5.5, p <.05$) et FRUITS ($\chi^2(1, N=102) = 6.2, p <.05$), mais pas dans le cas de la paire DICTATEUR. Nous n'avons pas non plus trouvé de différences pour le cas des GRANGE.

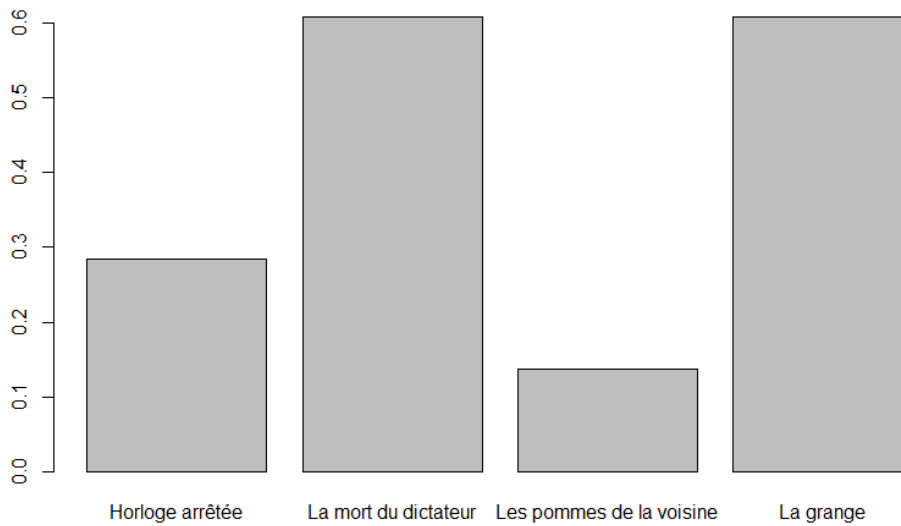


Figure 1. Pourcentage de réponses « sait » par scénario

IV. 6. Différences entre scénarios

Finalement, nous avons voulu voir s'il était possible de répliquer la variation entre scénarios que nous avons observée dans la première expérience. Pour cela, nous nous sommes concentrés sur les cas à bons contextes causaux, y compris le cas des granges (voir Figure 1). Comme dans notre première expérience, un test du Chi-deux révèle une variation inter-scénario significative ($\chi^2(3, N=102) = 71.1, p < .001$)

IV. 7. Discussion

Le contraste entre les variantes d'un même cas n'est pas aussi marqué que ce que nous attendions. Ainsi les deux cas présentant une croyance vraie fondée sur une perception fausse ou trompeuse (oranges en plastiques, horloge en trompe l'œil) ne suscitent pas une distribution des intuitions très différente de celle provoquée par les cas fondés sur un défaut d'inférence.

Pourcentage de réponses aux variantes du cas de l'horloge

Horloge arrêtée	Pourcentage de réponses
S <i>sait</i> que p	28%
S <i>croit</i> que p	72%
Horloge en trompe l'œil	
S <i>sait</i> que p	25%
S <i>croit</i> que p	75%

Pourcentage de réponses aux variantes du cas de la corbeille de fruits

Pommes de la voisine	Pourcentage de réponses
S <i>sait</i> que p	28%
S <i>croit</i> que p	72%
Oranges en plastiques	
S <i>sait</i> que p	25%
S <i>croit</i> que p	75%

La variation n'est certes pas significative mais indique toutefois quelque chose. On remarque effectivement que, pour un même cas, le fait que la croyance du sujet soit fondée sur une perception trompeuse ou sur un défaut d'inférence ne change pas grand-chose à la manière dont se distribuent les intuitions

épistémiques. Or, en l'occurrence, l'intuition selon laquelle « *S croit que p* » est clairement majoritaire. Mais ce qui est frappant dans les résultats du test, c'est le contraste qui existe entre les ces derniers cas et ceux de la fausse grange par exemple ou celui du dictateur assassiné.

Les fausses granges	Pourcentage
<i>S sait que p</i>	61%
<i>S croit que p</i>	39%

Le dictateur assassiné	Pourcentage
<i>S sait que p</i>	61%
<i>S croit que p</i>	39%

En effet le cas des fausses granges et celui du dictateur ont majoritairement suscité l'intuition que « *S sait que p* ». Comment donc expliquer une telle variation ? Il est clair ici que certains cas Gettier provoquent des intuitions contraires au sein d'un groupe d'individu et souvent même chez une même personne. En effet près de 50% des personnes interrogées n'ont pas eu elles-mêmes une intuition identique sur les cas de l'horloge arrêtée et des fausses granges.

Cela serait-il dû à un effet de cadrage ou à un effet d'ordre ? L'objection a déjà été adressée aux expériences de Stich, Weinberg et Nichols. Plusieurs études³⁸ ont ainsi montré que le simple fait, de changer les termes d'une vignette pour présenter une même situation ou de changer l'ordre dans lequel les vignettes sont présentées, pouvait provoquer des réponses différentes. Or, dans les résultats de notre test, l'absence de différences, entre les variantes des cas de l'horloge ou de la corbeille de fruit, semble indiquer que ces effets ont été relativement limités. L'hypothèse explicative selon laquelle la causalité du processus de formation de la croyance serait un « vecteur épistémique » nous paraît plus pertinente. En effet la variation entre les cas dans lesquels *p* fait partie de l'histoire causale de la croyance de *S* en *p* (le cas des fausses granges

³⁸ L. Petrinovich et P. O'Neill, « Influence of wording and framing effects on moral intuition », in *Ethnology and Sociology*, 17, 1996, pp.145-171

A. Tversky, D. Kahneman, « The framing of decisions and the psychology of choice », in *Science*, 211, 1981, pp.453-458

A. Lanteri, C. Chelini et S. Rizzello, « An experimental investigation of emotions and reasoning in trolley problem », in *Journal of Business Ethics*, 83, 2008, pp. 799-804

S. Swain, J. Alexande, J. Weinberg, « The instability of philosophical intuitions », in *Australian Journal of Philosophy*, 89, 2008, pp. 315-332

et du dictateur assassiné) et les autres cas est significative. Cette expérience semble donc révéler un trait constitutif de notre manière de décrire le monde et de classer les choses et surtout confirmer ce qui n'apparaît qu'à titre d'hypothèse explicative dans le travail de Stich, Weinberg et Nichols pour expliquer la variation des intuitions épistémiques des Occidentaux et des Asiatiques.

Conclusion

Dans cet article, nous avons, premièrement, rappelé l'usage que les philosophes font, depuis l'Antiquité, de nos intuitions philosophiques pour justifier leurs théories. Dans un second temps, nous nous sommes appuyés sur de récentes études de philosophie expérimentale, pour nous ranger aux côtés des tenants du « programme négatif », pour lesquels les variations de nos intuitions, sensibles à des facteurs qui ne sont pas philosophiquement pertinents, impliquent soit d'abandonner purement et simplement leur utilisation en philosophie, soit de les « prendre avec des pincettes » et de redéfinir les conditions de leur utilisation. Nous avons enfin tenté de prendre part à cette réflexion sur le statut de nos intuitions philosophiques, en nous intéressant notamment aux mécanismes psychologiques qui sous-tendent leurs variations, car, si les intuitions philosophiques ne sont certes pas assez fiables pour nous permettre de justifier des théories philosophiques, elles peuvent certainement nous permettre de révéler et de décrire l'organisation générale de notre épistémologie naïve et ordinaire, c'est-à-dire de l'ensemble des mécanismes psychologiques et des « structures de connaissance » qui entrent en jeu dans la formation de nos jugements épistémiques ? Les deux expériences que nous avons réalisées nous ont permis de découvrir que nos intuitions épistémiques à propos des cas Gettier ne varient pas seulement de manière interculturelle ou en fonction de biais dus à des effets de cadrages ou d'ordre, mais aussi de manière intraculturelle, voire de manière personnelle en fonction de la structure causale des cas Gettier. Nous avons ainsi mis en avant le fait que les scénarios présentant des chaînes causales déviantes, dans lesquels le fait que p ne participe pas à l'histoire causale de la croyance de S en p , provoque des intuitions contraires aux cas dans lesquels il existe une chaîne causale entre le fait que p et la croyance de S en p . Malgré cela, il est clair que nous sommes encore très loin d'avoir déterminé l'ensemble des mécanismes psychologiques ou des « structures de connaissance » qui sous-tendent la formation de nos intuitions épistémiques. La tâche mériterait des recherches plus avancées qui

testeraient par exemple des variantes du cas des fausses granges. Mais ce qui reste certain, c'est que les prochaines découvertes à propos de notre épistémologie ordinaire ne pourront pas se faire en restant dans le fauteuil du philosophe.